

En volées

« Quand enseigner Voltaire devient un acte citoyen »



La vidéo correspondant à ce numéro est disponible à l'adresse :
https://youtu.be/79yZJzAKf_0



N° 14 - Avril 2026

Éditorial

par François JACOB

Directeur de la publication

François Jacob, professeur à
l'Université Jean Moulin –
Lyon 3

Comité de rédaction

Flávio Borda d'Água
Loïc Dechambenoit
Françoise Dubosson
Olivier Guichard
François Jacob
Victor Pierre
François-Xavier Verger

Revue publiée dans le
cadre du projet ENVOL de
l'Université de Lyon 3 – EA
3712 MARGE en partenariat
avec la Société Voltaire, le
Centre des Monuments
Nationaux – Château de
Voltaire et le soutien de la
Région Auvergne Rhône-
Alpes

Ce quatorzième numéro d'*Envolées* sera – de nouveau – consacré au théâtre. À l'article de Gustave Larroumet sur *Zaïre* présenté par Loïc Dechambenoit, nous ajoutons en effet quelques extraits de plusieurs pièces de Voltaire présentées dans le cadre du Festival des Lumières, lequel, organisé par Mathilde Tellier, responsable de la Médiathèque de Ferney, se tient chaque année à l'Orangerie du Château de Voltaire.

Pourquoi reparler de théâtre ? Pour redire, tout d'abord, combien celui de Voltaire et, au-delà, tout le théâtre classique, se trouvent aujourd'hui dans une situation difficile. Monter une pièce de Voltaire nécessite de développer des moyens considérables peu compatibles avec les budgets de plus en plus restreints des compagnies. La difficulté de dire l'alexandrin rebute de surcroît bon nombre de comédiens, trop peu familiers avec la culture classique. Et d'ailleurs, si les comédiens hésitent à jouer en alexandrins, les spectateurs sont-ils eux-mêmes prêts, de nos jours, à entendre une pièce en vers ?

Il semble - hélas - que nous observions depuis une quarantaine d'années un véritable décrochage, s'agissant de notre connaissance du théâtre classique. Les plus âgés d'entre nous se souviennent des petits classiques Larousse - ces volumes à la frange orangée destinés, était-il écrit, à des classes de troisième ! – qui présentaient



La Région
Auvergne-Rhône-Alpes



les tragédies de Corneille (*Othon*, *Suréna*, *Nicomède*, *Polyeucte* et la plus belle de toutes, *Cinna*), celles de Racine mais également quelques pièces de Voltaire, au premier rang desquelles *Zaïre*. Nous bénéficions toujours, aujourd'hui, de très bonnes éditions du théâtre classique (il n'est que de songer au travail extraordinaire de Georges Forestier) mais qui ne sont plus guère consultées que par des érudits. Tandis que la connaissance, fût-elle sommaire, des oeuvres les plus importantes de Corneille, Racine et Voltaire était, il y a peu encore, le socle naturel d'une culture basée, entre autres, sur la connaissance de notre patrimoine et de ses enjeux, elle n'est plus considérée aujourd'hui que comme l'apanage d'une classe d'âge dépassée, voire mise au rebut.

Quelques bonnes nouvelles viennent heureusement compenser ce constat quelque peu désabusé. Trois volumes du *Théâtre complet* de Voltaire sont d'abord parus aux éditions Classiques Garnier, grâce à l'équipe dirigée par Pierre Frantz. Depuis le 1^{er} août de l'année dernière, Clément Hervieu-Léger est pour sa part devenu administrateur de la Comédie-Française : comment ne pas se réjouir de la promotion, place Colette, d'un tel amoureux du théâtre de Voltaire ? Plusieurs projets de recherche ont enfin vu le jour, avec à la clé une très bonne place réservée au théâtre du patriarcat : c'est le cas des ouvrages de Jennifer Ruimi (*Voltaire et le théâtre de société*, Paris, Hermann, 2025) et de Catherine Ramond (*Le théâtre français de 1715 à 1757. Du classicisme aux Lumières*, Paris, Champion, 2025) ou du projet numérique REVEL (Réception de Voltaire en ligne) présenté par la groupe MARGE avec le soutien de l'Institut Universitaire de France.

C'est dire l'importance des actions de diffusion du théâtre de Voltaire menées à Ferney comme ailleurs, et des partenaires associatifs qui les rendent possibles. Les équipes de jeunes – et moins jeunes – que vous entendrez et verrez dans ce numéro d'*Envolées* ont répété et travaillé plusieurs semaines durant des textes qui nécessitent à tout le moins un certain entraînement.

Un grand bravo à eux tous, et un non moins grand merci à toutes les personnes qui ont permis que puisse avoir lieu ce retour aux sources, vécu comme une fête collective.

Voltaire sous la III^e République : le *Zaïre* de Gustave Larroumet **Présentation de Loïc Dechambenoit**

Quelques pièces ont survécu, sur la scène de la Troisième République, au manque d'intérêt qui affectait, déjà à cette époque, le théâtre de Voltaire. Si les pièces du châtelain de Ferney ne sont pas complètement tombées dans l'oubli, elles le doivent en partie à un format de spectacle inauguré par Hilarion Ballande au Théâtre de la Gaîté le 17 janvier 1869 : les matinées théâtrales.

*Il s'agit, dans une « matinée théâtrale », de « populariser les chefs-d'œuvre classiques de la scène française¹ » grâce à des représentations dominicales, en journée, peu coûteuses et précédées d'une présentation universitaire². *Zaïre*, *Œdipe*, *Tancrède* et *Mahomet* figurent parmi les premiers classiques joués sous cette forme sous le Second Empire. Le célèbre critique Francisque Sarcey se souvient de ces conférences, qu'il n'hésite pas à qualifier de « vêpres laïques³ ». Une fois la République installée, plusieurs théâtres imitent l'invention de Ballande, et toujours avec beaucoup de succès. Le format convient de fait parfaitement au goût de la rhétorique qui définit la critique de l'époque. Professeurs d'université, publicistes et journalistes se succèdent ainsi sur scène avant que ce type de spectacles ne finisse par décliner, au tournant du siècle.*

1 Hilarion BALLANDE, *Rapport à son excellence Monsieur Maurice Richard ministre des sciences, lettres et beaux-arts sur les matinées littéraires*, Paris, Morris, 1870, p. 1.

2 Sur ce sujet, consulter Sylvain NICOLLE, *La Tribune et la scène. Les débats parlementaires sur le théâtre en France au XIX^e siècle (1789-1914)*, Paris, thèse de doctorat, 2015, 1153 p.

3 Francisque SARCEY, *Souvenirs d'âge mûr*, Paris, Paul Ollendorff, 1892, p. 73.

Parmi les conférenciers réguliers, le docteur ès lettres Gustave Larroumet (1852-1903), titulaire de la chaire d'éloquence française de la Sorbonne, spécialiste de Marivaux, est chargé le 26 avril 1901 de présenter une mise en scène de Zaïre, au Théâtre de l'Odéon. À l'aube du XX^e siècle déjà, le professeur constate l'ample disparition de Voltaire des scènes théâtrales. Tout en reconnaissant des qualités au dramaturge, Gustave Larroumet énumère les raisons de cet abandon et en impute largement la faute à Voltaire lui-même. Larroumet comme tous les autres conférenciers reprend en fait la thèse développée par Émile Deschanel dans son cours sur le Romantisme des Classiques, prononcée au Collège de France lors de l'année académique 1884-1885 et publiée sous le titre Le Théâtre de Voltaire⁴. On y apprend que les chefs d'œuvre dramatiques du patriarche de Ferney, prises en étau entre classicisme et romantisme, constituent une simple étape de transition dans l'histoire de la littérature. On s'en doute : le besoin de faire précéder telle ou telle tragédie de Voltaire d'un discours pédagogique a moins pour finalité de justifier la survivance de ces pièces qu'à produire le discours qui les condamne.

Nous présentons ci-dessous l'essentiel du texte de la conférence de Gustave Larroumet.



Eugène Pirou, Gustave Larroumet, vers 1900

Conférence faite par M. Gustave Larroumet, sur *Zaïre*, tragédie de Voltaire, Avril 1901.

Mesdames, Messieurs,

L'habitude où l'on est d'établir une trilogie de grands tragiques avec Corneille, Racine et Voltaire, fait qu'on s'étonne de voir ce dernier absolument délaissé quant aux représentations de ses pièces mêmes. Cet abandon tient à plusieurs causes dont la plus importante, hâtons-nous de le dire, est la fausse apparence du génie lyrique qui s'attache au nom du grand écrivain des temps révolutionnaires. Or, c'est la conviction même de Voltaire de vouloir égaler ou surpasser les deux illustres classiques qui a donné à la tragédie la forme la plus capable de préparer son discrédit irrémédiable. *Zaïre*, en effet, tout en paraissant classique et en ayant partagé la bonne fortune de ses aînées, n'a pas même l'ombre d'un héroïsme sublime ; elle est intéressante certes, et l'on a coutume de l'adjoindre au vrai chef-d'œuvre de Voltaire, à *Mérope*, qui figure, peut-être à juste titre, dans les recueils du théâtre classique pour les études littéraires. C'est que Voltaire qui avait une haute opinion de sa valeur et de sa personnalité, n'a pas craint d'influencer ses contemporains en s'estimant lui-même l'héritier légitime des deux seuls grands tragiques dont les lauriers l'empêchaient de dormir. [...] Aujourd'hui, l'examen des œuvres peut être plus impartiale, le temps nous préservant des tendresses légitimes dues aux contemporains et nous pouvons apprécier Voltaire sans gêne et dans un *verso* dont il nous a tracé lui-même le *recto* ; nous constaterons que le théâtre de Voltaire ne se joue plus, ne se lit guère, et nous dirons en deux mots qu'il ne faut voir en lui qu'un faux classique de théâtre dont la gloire est ailleurs. [...]

Ce qui suffirait à assurer au théâtre de Voltaire une valeur durable, une plus-value sur ses contemporains, est la façon philosophique

⁴ Émile DESCHANEL, *Le Théâtre de Voltaire*, Paris, Calmann Lévy, 1886, 444 p.

du poète avec laquelle il traite des sentiments moraux de son époque, il porte au théâtre la théorie de ses idées et en cela il se fait éducateur. [...] Voltaire s'est donc attaché aux grands problèmes de l'existence et il les eût traités de main de maître dans une autre forme, il a marié les idées des grands philosophes et sa pensée s'allie très bien avec celle de Rousseau et des encyclopédistes. Il est de bon goût aujourd'hui d'estimer en Voltaire l'écrivain et non le philosophe ; ses idées, semble-t-il, ont fait leur temps et s'y attarder serait faire œuvre d'un esprit étroit. Comptons-les : Guerre à la Religion ou à la Superstition. Il se pose en héraut de la foi religieuse et garde rancune à l'apparat du culte, il attaque la religion dans ses abus :

« *On a changé la doctrine céleste du Christ en doctrine infernale*⁵ »

Il dénonce les crimes commis au nom de la religion et flatte son orgueil et son amour-propre de se croire un instrument de rappel à l'ordre. Il a attaqué les dogmes de la religion, ce fut là son erreur, et sous cette forme sarcastique qui lui est propre, il a raillé les mystères les plus étonnants et les traditions les plus respectables. En cela, il eut tort et on le doit abandonner complètement. Mais, lorsqu'il déclare qu'on ne doit peser jamais sur la conscience d'autrui, qu'on doit supporter même l'état de l'indifférence en matière de religion, qu'aucune personne ne doit être inquiétée pour ses croyances, sa morale, en cela se trompe-t-il ?

[...] Les tragédies de Voltaire se classent en trois catégories : 1° Celles dont la haine de l'intolérance, des faux oracles anime l'action ; 2° celles qui embrassent le patriotisme avec *Brutus* et *la Mort de César* ; 3° celles qui opposent aux sentiments religieux des idées nouvelles ou générales. Il était excellent de mettre ces choses au théâtre et cela pouvait conduire à l'immortalité du génie : mais Voltaire marque

constamment des préoccupations inférieures [...] Il montre ses personnages non sous l'aspect rationaliste comme Roxane ou Andromaque vivant de l'âme des gens de cour de Louis XIV, mais essaye de deviner les sentiments étranges des peuples eux-mêmes et applique au théâtre les consciences opposées dans les différences des origines ethnographiques. [...] Cette différence d'éducation peut rajeunir le théâtre. Voltaire l'a compris et en même temps qu'elle donne le loisir de philosopher, elle assure par la diversité du spectacle et la mise en œuvre des pompes étrangères, un succès relatif de curiosité et d'intérêt. Ainsi, dans *Zaïre*, nous voyons opposer Orosmane, le gentilhomme musulman, descendant des Saladins, et Lusignan, le gentilhomme français, le chevalier sans peur et sans reproches, nous nous trouvons en présence d'une grande nouveauté. [...]



Frédéric Regamey, *Sarah Bernhardt dans Zaïre*, Paris, estampe 20X32 cm, 1874, BnF, département des arts du spectacle, 4-ICO PER-2369 (14)

⁵ La citation provient du « Dialogue du Douteur et de l'Adorateur », par M. l'abbé de Tilladet, [1766], *Œuvres complètes de Voltaire*, éd. Louis Moland, Paris, Garnier, 1879, t. 25, p. 131-132.

Le théâtre espagnol gagnait en énergie, le théâtre anglais en réalisme, et le nôtre, fasciné par l'art suprême, se débattait enclavé dans les entraves de la tragédie. Par incident, Voltaire au contact de Shakespeare [*sic*] l'a tiré de cette léthargie ; le théâtre qui reproduit le monde, doit marcher avec la génération. L'invention de Shakespeare intéresse Voltaire au plus haut degré, il en suit la mise en scène, les situations critiques, les coups de théâtre, et trouve, dans le maître anglais, un correspondant à ses propres initiatives. Il lui emprunte *Othello* pour en faire *Zaïre*, mais, par un préjugé de politesse, il refuse de voir et de prendre l'essence même du génie de Shakespeare. Il voit dans le maître dramaturge la poésie délicieuse qui conduit la pensée jusqu'à la musique, il sent bien que cette poésie est un art merveilleux, mais il n'y veut voir que caprices, irrégularités, son esprit ne se peut dessaisir des lois de l'art poétique, il s'impose la règle des trois unités qu'il déclare code, *credo*, dogme du théâtre ; les derniers classiques mêmes attachés éperdument aux règles n'avouent pas plus de respect pour la tradition. [...] Le jour où Shakespeare, grâce à Voltaire, sera maintenant connu et apprécié en France, la jalousie fera s'indigner l'auteur de *Zaïre*, qui traitera mal ses adversaires et trouvera du ridicule en son modèle. Cet égoïsme ruinera Voltaire qui ne sauvera pas les lois défendues et tracera la voie au romantisme le plus aigu.

Si maintenant nous envisageons les causes d'échec de Voltaire, nous les trouvons dans l'excès même de sa facilité, dans la reprise et le remaniement d'œuvres qui du premier jet doivent être bonnes ; c'est histoire d'architecture et de plan et l'on imagine difficilement un architecte remaniant ses plans après l'édification. En second lieu, le théâtre s'extériorise comme modèle de la vie ; il crée des êtres vivants, non des maximes, des personnalités aux tendances variées - et n'admet pas une individualité, toujours la même, qui se fasse jour à travers le masque des personnages. [...] Voltaire n'a jamais soupçonné

ce moyen ou sa dévotion à lui-même l'a abusé ; que ce soit *Zaïre* ou *Mérope*, c'est toujours Voltaire. [...] Un dernier défaut qui fut l'écueil de Voltaire, est la possession du style personnel. Si ce style fut, en prose, sa plus grande lumière, si jamais personne ne posséda un plus réel talent de décors, qu'on ne retrouve que dans la pompe brillante de Bossuet, si aucun poète n'eut l'élégie plus légère, ni les rêves plus nouveaux et les dehors plus séduisants, il est à constater malheureusement, qu'aucun rythme alexandrin ne fut plus disgracieux, plus lourd et plus monotone. Au vin nouveau il faut des tonneaux neufs et le bouquet s'échappe par des jointures mal closes des cercles trop relâchés⁶. [...]

Cependant, grâce à l'habileté de la pièce, au prestige de certains noms, *Zaïre* est tout de même une pièce éminemment théâtrale, les moyens en sont dramatiques, quoique grossiers parfois. Les grands acteurs, les grands artistes, entre autres Talma, en ont pu tirer de brillants emplois. On sait qu'en 1874 le merveilleux duo de Mounet-Sully et de Sarah Bernhardt faillit donner l'illusion d'un chef d'œuvre⁷. Voltaire est un génie théâtral, grand constructeur de pièces dont les qualités d'architecture l'emportent de beaucoup sur la poésie de l'image et la sincérité des mouvements du cœur.

6 Topos critique, la métaphore vinicole revient dans la bouche d'Eugène Lintilhac au cours de l'une de ses *Conférences dramatiques* consacrée à *L'Écossaise*.

7 Sur cette création de la pièce, voir Jacqueline Razgonnikoff, « Derniers feux de la tragédie voltairienne à la Comédie-Française, d'un siècle à l'autre : *Zaïre* avec Mounet-Sully et Sarah Bernhardt en 1874, et *L'Orphelin de la Chine*, mis en scène par Jean Mercure en 1965 », journée d'étude « Rejouer Voltaire au théâtre », Université Jean Moulin - Lyon 3, 13 février 2026, https://www.youtube.com/watch?v=SQN6YD_3SWo&t=645s.